

Les galeries K

Gilles Pellerin

Numéro 8, hiver 1983

Franz Kafka : cent ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (1983). Les galeries K. *Nuit blanche*, (8), 34–35.

Les galeries K

Le centenaire Kafka est un prétexte. Plus important sans doute est le siècle qu'il nous permet de délimiter, ce siècle dans lequel nous vivons (et lisons). Le texte qui suit propose des réseaux d'images allongés sur un plan de métro qui tiendrait tout à la fois des boyaux de Montréal, de Boston, de New York, des gares de Prague, de Vienne et, pourquoi pas, de la Termitière G de Québec. Comme dans «Le Terrier» (récit inachevé publié dans La Colonie pénitentiaire aux éditions Gallimard), on peut avoir l'impression que l'humanité est une race besogneuse qui creuse interminablement. Et il arrive un moment où sur le tas tout se confond, Kafka, ses personnages, des écrivains de ce siècle, nous tous.

Sans prévenir, le métro. Les quais encore vides il y a cinq minutes maintenant habités d'yeux torves, de sourcils farouches, de rides au front, de pattes-d'oie abêties de sommeil. Sous le panneau-réclame d'une multinationale de l'optique (*Visez juste!*), un journal oublié sur un banc, hier?, plié sur une annonce de recrutement. À côté, sur une colonne: «KAFKAÏEN ou KAFKAESQUE? (d'après APA et PP) — Au terme d'une réunion d'urgence, le Sénat vient de déléguer pleins pouvoirs à une commission royale d'enquête chargée de statuer sur la question de l'emploi de l'un ou l'autre adjectif et d'ainsi mettre fin aux regrettables controverses qui ont récemment agité le pays. Une fois le rapport déposé, le mot correct sera définitivement légalisé par un décret et seul autorisé dans les publications et conversations. Les contrevenants seront soumis rétroactivement aux sanctions prescrites par la loi 13579 pour la Protection du Juste Parler. On peut d'ores et déjà prévoir qu'une nouvelle commission d'enquête sera formée pour établir la signification du mot retenu.»

Le journal sous le bras, Karel Löwy monte dans la voiture bleue. Personne ne semble l'avoir remarqué. On se bouscule bien un peu, sans protester. On regarde son sac brun, les taches grasses des parky, du jambon de Prague et du pâté tla-cenka. Bien sûr des soupçons d'ail, d'aneth (salade de pomme de terre), des regards chargés de reproche. Si tôt le matin. Mais les purificateurs d'air du métro se chargent de tout faire disparaître.

Musique d'ambiance. Peut-être des messages subliminaux de la Providence, assurances sur la vie. Comment savoir? Puis ce n'est plus Montréal. La couleur de l'ombre a changé. Les gestes, le poids du passager endormi contre Karoly Löwy, des crissements. La panne dans le métro de Boston. Entre Prudential et Copley là où la voie bifurque. La première impression: la vermine patiente, les rigoles entre les rails, la poussière

grasse des mines du Kentucky, de Katowice (non, de Kladno). La secousse a réveillé l'homme. Il s'agite. Il hurle. Il va être en retard. Le rapport. Il fracasse la vitre. Il ira à pied. Vous venez? Löwy fait celui qui n'a pas entendu, regarde ailleurs. L'homme s'enfonce dans les boyaux, dans la nuit des animaux fousseurs.

La lumière est revenue. Un ascenseur ralentit sa longue chute (le bourdonnement dans les oreilles). La porte s'ouvre enfin. Le peuple des perceurs se répand. Deux agents d'immigration encadrent une recrue. L'examen d'admission consiste à déchiffrer les graffiti sur les rames du subway de New York au moment où elles entrent en gare et d'en donner une interprétation judicieuse susceptible de conduire à l'identification des auteurs. Le candidat dispose de formules liminaires pré-établies: Tout un siècle est donné à lire...; dans ces textes, tout semble concourir...; au préalable il faut poser...; si l'on en croit les avis...

Dans ces textes, tout semble concourir à la représentation de la paranoïa. *Littéralement «penser à côté»*. Sous couvert d'absurde. L'effet de dislocation. Les mauvais lieux, les mauvais moments. Les mécaniques fatales.

Les personnages d'abord, agités de vagues terreurs: se lever le matin (le cafard), se coucher le soir, le travail qui les attend on dirait sournoisement, délicieusement, les regards qui les traversent, les fouillent (qui ça? moi?), les murs qu'on semble prendre plaisir à dresser sur leur chemin. Leur chemin, parlons-en! Des galeries à creuser inégalement, des avenues de méprises. Une coche à côté. Mais à côté de quoi?

C'est dans l'écho (le marché noir?) qu'il faut chercher ce qui suit: des galeries à creuser inégalement, des avenues de méprises. Parce qu'il y a le mépris. L'ouvrier Löwy entre à l'atelier et on lui demande de reprendre ses calculs, de réajuster sa machine. Tu le connais le prix du métal?

Illustration André Côté



FRANZ KAFKA : CENT ANS

Des personnages discrets, des comportements d'animal minutieux. Surtout ne pas attirer l'attention. Prenons K. Löwy, il ne lui viendrait pas à l'idée qu'il puisse rencontrer quelqu'un qu'il connaît. Pourtant quelqu'un (un autre) pourrait survenir: «Vous êtes bien le dénommé Karl Löwy?» Et tout de suite il s'excuserait en disant que c'est par pure négligence et non par mauvaise volonté qu'il n'a pas changé de nom (Charles Louis, Charlie Lewis, c'est selon, mais Lévy, ça jamais).

Il faudrait idéalement pouvoir faire face à n'importe quelle situation. Mais prendrait-il des dispositions en ce sens (d'ailleurs il s'efforce de le faire) qu'il se trouverait néanmoins pris par surprise à la première occasion (élocution difficile, les mots tchèques qui se substituent au français ou à l'anglais, un perceptible tremblement de paupière).

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Löwy connaît ses faiblesses, son temps de réaction par exemple (dès la petite école, cette teigne de Mirko en tirait avantage). Il préfère donc la dissimulation: s'il n'est pas repéré, il n'est pas abordé, logique. C'est qu'il est toujours aux aguets. De temps en temps, à intervalles irréguliers, il entre dans le métro, à la station Georges-Louis-Bourget, d'un pas naturel il passe devant le grand panneau de chrome (d'aluminium) qui fait face à l'escalier mécanique. Tout d'un coup, il s'esquive et se terre dans un recoin du corridor. De là, il regarde son image qui continue d'avancer dans la surface réfléchissante. Et jamais il n'a vu qui que ce soit l'y suivre.

Ce n'est pas de la paranoïa dont il faut parler mais des conditions de son existence. Hors sujet — ce n'est déjà plus de la paranoïa. Mais en attendant il arrive que des suspects soient interpellés. On les reconnaît au premier coup d'oeil: à l'accusation de paranoïa, ils opposent d'abord une dénégation. Il finissent par admettre (*évidemment il est des ruses si subtiles qu'elles se contrecarrent elles-mêmes*). Des chiens errants qui n'oublient pas la voix bourrue du maître même s'ils ne l'ont jamais entendue. Des gens comme Löwy ne croient pas qu'ils aient un destin exemplaire. Ils auraient trop peur qu'on jette un coup d'oeil sur eux. Il leur arrive de se dire qu'ils ne sont en définitive que les habitants du siècle de Métropolis, des chemises noires, de l'implosion. Cela, la Sûreté le sait déjà. Elle a même recueilli dans le métro et dans certaines librairies les aveux signés de personnes qui croyaient à d'imaginaires procès, à des colonies pénitentiaires, aux dédales des terriers et autres impasses qu'il reste à inventer!

Parfois, dans les galeries souterraines, c'est une locomotive Gölsdorf à crémaillère qui tire les voitures, de celles que l'on voyait à Vienne au début du siècle. Ça s'est déjà vu: elle s'arrête en gare, exhale de sa cheminée un râlement fuligineux. Pour peu l'air manquerait. Sur le quai, un appareil téléphonique qui ne reçoit pas les appels.

Phénomène particulier, il n'est pas possible d'y prendre le métro, le portillon automatique qui s'ouvre dans un seul sens l'interdit. K. Löwy descend, remonte le quai jusqu'au portillon qui s'ouvre devant lui. La Gölsdorf crache à nouveau et c'est tout juste si l'on peut lire le nom de la station inscrit dans l'émail, station Franz-Kafka. (Le fragment s'arrête ici.) ■

Gilles Pellerin

Illustration André Côté

